

C'est pas ce que tu crois !

Comédie en 2 actes d'Alec Drama. Durée +/- : 1h30.

Cette version prévoit 12 comédiens.

A la demande, il est possible d'avoir des distributions de 6 à 18 comédiens.

Message de l'auteur :

Je suis heureux que ma pièce ait attiré votre attention. Le croquis ci-joint n'est là que pour vous aider et ne représente en rien une contrainte de mise en scène. Sentez-vous libre d'adapter le décor à votre lieu scénique et à votre style. Il en est de même pour les paroles qui pourront être quelque peu modifiées pour mieux servir cette comédie. Si toutefois vous envisagez de plus grands changements, je vous saurai gré de bien vouloir me contacter pour que nous en discutions. Merci.

Contactez l'auteur : alec.drama@gmail.com

Non affilié à une société d'auteurs, les démarches sont à faire directement auprès de l'auteur.

Cette œuvre fait l'objet d'un dépôt légal chez huissier de justice. L'ensemble de l'œuvre est protégé par les droits d'auteur. Il est interdit d'utiliser cette œuvre ou de la modifier sans l'autorisation expresse de l'auteur.

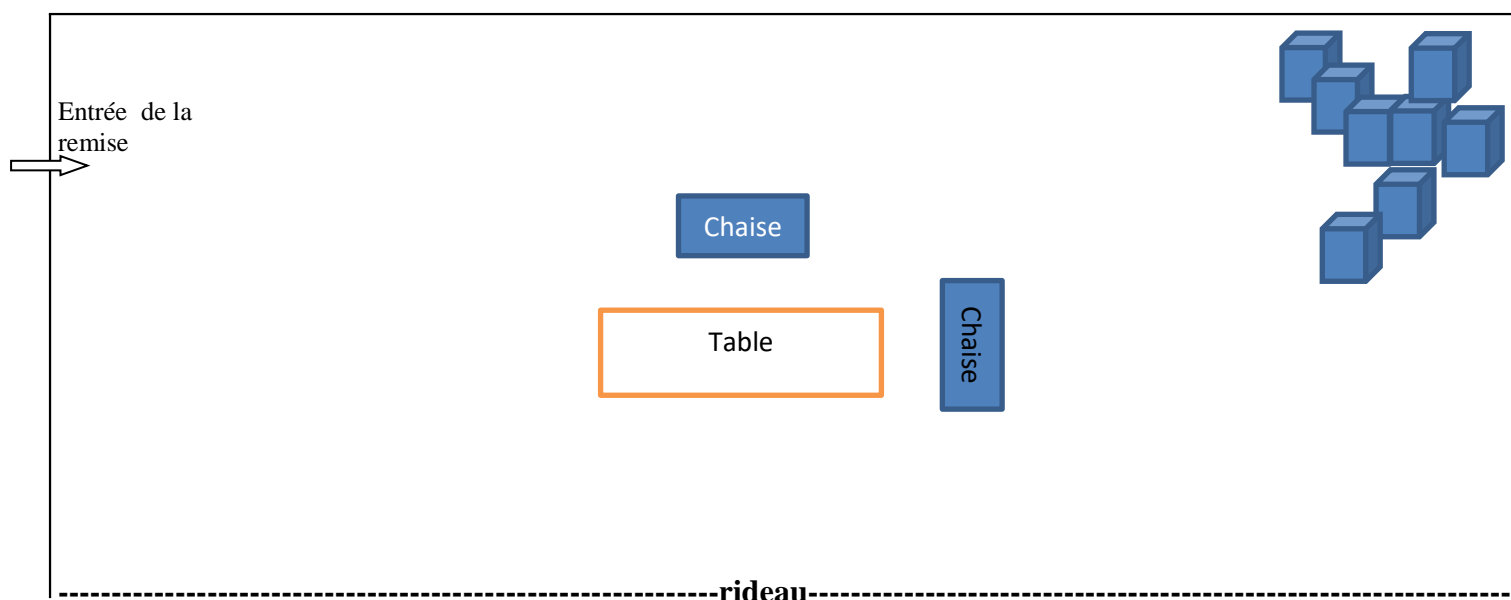
Toute représentation n'ayant pas fait l'objet d'un contrat de représentation entraîne une majoration des droits d'auteur.

C'est pas ce que tu crois !

Lieu : Une remise.

Intrigue : Un businessman déprimé se réfugie dans les locaux de la société qu'il vient de racheter et vendre au péril de sa vie.

Disposition :



Les personnages

- **M. Pesanti** : Businessman déprimé.
- **Jean-Yves** : Syndicaliste.
- **Sébastien**: Ouvrier soupe au lait, brave type.
- **Marc-Antoine alias Freud** : Ouvrier barbu, philosophe.
- **Jean-Paul** : Ouvrier très en colère.
- **Annie** : En colère.
- **Noëlle** : Fumeuse.
- **Danièle** : Sale caractère, a vécu 100 vies.
- **Christine** : Nudiste, blonde très épanouie.
- **Geneviève** : Epouse BCBG de M. Pesanti.
- **Mélissa** : Gentille, peu cultivée parfois très basse de plafond, profondément empathique.
- **Bernadette** : Travaillomane, ponctuelle, presque psycho-rigide.

Le décor minimum :

Comme suggéré par le croquis :

- 1 vieille table.
- Trois chaises.
- Des cartons.
- Un téléphone filaire.
- Une lampe de bureau.
- Une cafetière.

Acte I- Scène 1.

Sébastien puis Jean-Paul et Annie, puis Danièle, Noëlle et Bernadette, suivies de Christine et Mélissa.

Entrée de Sébastien avec un diable sur lesquels trônent 3 cartons de belle taille.

-Sébastien, tout jovial : Par ici, mes filles ! Que je vous trouve une bonne petite place. Au milieu des autres cartons... Voyons... Là, ce sera parfait. Vous n'attirez pas trop l'attention et, en mettant ces cartons de l'entreprise juste devant comme ça, ça doit le faire.

Il a placé soigneusement ces cartons dans un coin et a remis d'autres cartons déjà présents devant.

-Allez, comme si de rien n'était. Ni vu, ni connu, comme on dit ! A bientôt, mes filles ! Papa sera de retour très vite ! Soyez-en certaines. Et je vous rapporte vite d'autres copines, bien savoureuses elles-aussi !

Il s'en va.

Entrée de Jean-Paul et Annie, ils ont aussi un diable avec des cartons.

-Annie : Allez, dépêche-toi ! C'est toujours risqué, j'ai pas envie qu'on se fasse choper. Les autres nous en voudraient beaucoup.

-Jean-Paul : C'est bon, je fais ce que je peux mais avec une psychopathe comme toi, c'est toujours à un train d'enfer qu'il faut faire les choses. Moi, je suis partisan de : « la précipitation ne vaut rien si elle amène à mal faire les choses ».

-Annie : Non ! Toi, tu es partisan de petite vitesse et grande lenteur. Même feu ma grand-mère avec son déambulateur et sa polio était plus rapide que toi !

-Jean-Paul : Toujours une phrase sympa d'encouragement !

-Annie : Toujours. Bon, alors tu te manges le train ou t'attends d'accoucher là ?

-Jean-Paul : Toujours aussi poétique ! Tu pourrais me filer un coup de main ! Je mets ça où pour que ce ne soit pas trop visible ?

-Annie : Là, dans le coin, et tu remets ces cartons-là devant. Ni vu, ni connu, comme on dit.

-Jean-Paul : Okay. Allez, on sort vite de là.

Annie ne bouge pas d'un pouce et le regarde.

-Jean-Paul : Eh bien quoi ? Tu me dis de me dépêcher, tu me stresses à mort et là tu me regardes sans bouger d'un iota ?

-Annie : Je regarde pour voir comment tu sors vite de là. Je voulais voir si l'escargot était capable de franchir le mur du son pour une fois.

-Jean-Paul, énervé, s'en va en courant : Mauvaise fille !

-Annie : Des paroles, toujours des paroles... Dépêche, y a encore quelques cartons à ramener !

Annie le suit.

Entrée de Noëlle, Bernadette et Danièle avec un diable et des cartons.

-Bernadette, restant près de la porte pour faire le guet : Allez, les filles, dépêchez-vous, on n'a pas que ça à faire.

-Noëlle : Pourquoi c'est toi qui fait le guet et nous qui nous tapons tout le boulot ?

-Bernadette : Parce que je suis plus gradée que vous, pardi !

-Noëlle : En quoi tu es plus gradée que nous ? Je suis arrivée dans la boîte 3 ans avant toi et on fait le même boulot.

-Danièle, déchargeant des cartons : On est vraiment obligées de discuter de ça maintenant parce qu'ils sont lourds ces cartons !

-Bernadette : Je suis plus gradée en judo, ma Belle !

-Noëlle : Et tu oserais t'en prendre aux copines ?

-Bernadette : Où est-ce que tu vois des copines, toi, ici ? Moi, je ne vois que des collègues qui portent mes cartons.

-Noëlle : Un jour, Dieu te rendra ce que tu fais aux autres.

-Bernadette : J'y compte bien. Avec ce que je donne au Téléthon, à la ligue contre le Cancer, Aux Restos du Cœur, Aux Nez Rouges et je t'en passe. J'espère bien avoir épargné assez pour avoir, une fois là-haut, la WIFI et les pâtisseries à volonté !

-Danièle : Tu es incorrigible. On les met où, ces cartons. Il ne faudrait pas que quelqu'un les trouve.

-Bernadette : Et même si on les trouvait, ça ferait quoi ? C'est pas comme si c'était de la gnôle ou du chite ! Vous me faites rire avec vos idées.

-Noëlle : On s'est où tu le planques toi, ton chite, et c'est jamais bien loin de ton nez.

-Bernadette : C'est thérapeutique. Il faut que je l'aie toujours sur moi. Mon soutien-gorge est une valeur sûre qui ne déprécie jamais. Tu devrais essayer.

-Noëlle : De cacher des trucs dans mon soutif ou de prendre des saloperies ?

-Bernadette : Le chite, ça te rendrait sans aucun doute plus FUN.

-Noëlle : J'ai du mal à être fun en ce moment au regard des circonstances.

-Danièle : C'est sûr. On n'a pas le cœur à l'ouvrage. Mais où Bernadette n'a pas tort c'est que toi, t'as jamais été fun. Ça fait 20 ans que je te connais et il faut vraiment te pincer les fesses pour que t'aies l'air de sourire.

-Noëlle : Merci ; ça fait plaisir d'entendre ça.

-Bernadette : T'es comme l'institut que mon fils avait en CM1 : une gueule pas croyable. J'ai explosé de rire à la rentrée quand j'ai vu sa tête. Un opossum retourné. A l'époque, je m'étais dit : elle doit rire à l'envers, cette femme.

-Noëlle : Très drôle !

-Bernadette : Justement pas. C'est dur d'avoir à faire à une tronche pareille tous les jours. J'avais fini par trouver un subterfuge tellement elle me déprimait.

-Noëlle : Lequel ?

-Bernadette : J'ai cessé d'aller chercher les gosses à la sortie. J'ai préféré payer de la garderie pour éviter sa tronche déprimante jour après jour.

-Danièle : C'est bon, faut pas pousser quand même.

-Bernadette : Non, c'est véridique. C'était pas bon pour mon Karma, cette bonne-femme. Tous les parents pensaient comme moi. Je trouve qu'on devrait pouvoir requalifier certaines personnes lorsqu'elles nuisent autant à leur entourage.

-Noëlle : Tu veux me requalifier ?

-Bernadette : Faut voir. T'imagines les gosses de 9 ans qui ont vu cette tête-là tous les jours pendant 36 semaines ? Mon plus jeune pensait que c'était le croque-mitaine.

-Noëlle : Il faut toujours que tu exagères ! C'est toi qu'on devrait requalifier pour ta méchanceté quotidienne.

-Bernadette : Pas méchanceté : clairvoyance ! Ceux qui font la gueule devraient être employés dans les arrière-salles, les sous-sols, ou travailler chez eux. Ouais, c'est ça : rien que du télétravail !

Entrée de Mélissa et Christine avec des cartons dans les bras.

-Christine : Hello !

-Danièle qui lui tournait le dos : Oh la vache, je croyais que tu faisais le guet, Bernadette !

-Bernadette : Je faisais le guet, jusqu'à ce que je doive vous prouver que c'est plus cool d'être gai au quotidien.

-Noëlle, à Christine : Hi, Chris !

-Mélissa à Noëlle : Pourquoi quand elle te dit Hello, tu lui réponds toujours Aïe ? Tu pourrais pas lui dire un truc sympa comme Hello ou bonjour si tu ne sais pas parler anglais ?

-Christine : C'est ce qu'elle fait, Mélissa.

-Mélissa : Ben non elle dit toujours Aïe ! **A Danièle :** Tu dois pas être drôle tous les jours si tu as tout le temps mal quelque part.

-Christine, mettant une petite tape derrière la tête de Mélissa : Hi en anglais, ça veut dire salut !

-Mélissa : C'est bon, je suis pas censée le savoir.

-Noëlle : C'est quand même toi la plus jeune. T'as appris l'anglais !

-Mélissa : C'est bon, les mamies. On se calme. J'ai le droit de pas savoir un truc dans ma vie.

-Noëlle : Le souci, c'est pas que tu ne sais pas un truc, c'est plutôt que tu ne sais qu'un truc et on n'a pas encore trouvé exactement quoi.

-Bernadette, à Noëlle : Là, c'est méchant. Je vais commencer à te trouver sympa, toi.

-Noëlle : Bon, allez mettez tout ça là, et on se sauve. Il ne faudrait pas que Jean-Yves ou Bougnard nous trouve ici. On aurait du mal à leur expliquer ce qu'on fiche ici.

-Danièle : Tu as raison. Fichons le camp. Surtout qu'il reste encore des cartons à amener.

-Noëlle, voyant Mélissa restée en arrière : Tu viens, Méli ?

-Mélissa : Ouais, j'arrive. Vas-y, je...refais mon lacet.

-Noëlle : T'as pas de lacets.

-Mélissa regardant ses pieds : Je refais un lacet qui ne se voit pas. *Elle remonte ses seins.*

-Noëlle : Ah, ok.

Toutes sortent sauf Mélissa.

-Mélissa : Dans tout ce foutoir, ils sont où mes cartons ?

Elle cherche un peu partout puis trouve trois petits cartons derrière les autres.

Ah ! J'ai eu chaud. Ça, c'est perso ! Je vais les mettre là, derrière ceux-là. Aucune raison pour que n'importe quel crétin y touche. Je vous reprends à la débauche, mes petits, ne bougez pas de là. Vous attendez Maman.

Elle sort.

Acte I- Scène 2.

Les mêmes personnages que dans l'acte 1.

Cette scène est une scène sans parole en accéléré à la façon des Temps modernes de Charlie Chaplin. On voit entrer un par un les différents protagonistes qui vont sans cesse apporter des cartons pour les dissimuler derrière d'autres cartons au point que personne ne saura à la fin où sont les cartons des uns et des autres. Les entrées et sorties s'enchaînent sans blancs.

Entrée de Sébastien avec un carton qu'il pousse du pied et un autre dans les mains. Il essaie de les mettre près de ses autres cartons mais ne les trouve pas immédiatement. Il va enfin les retrouver et les rassembler pour les placer derrière une rangée de cartons avant de sortir.

Entrée de Noëlle suivie de peu par Bernadette. Elles font le même manège que Sébastien.

Entrée de Danièle qui semble parler aux filles et leur expliquer que tous les cartons sont mélangés. Elle se tient la tête des deux mains et s'arrache les cheveux en voyant ce micmac de cartons. Elles se disputent toutes puis Noëlle saute de joie et montre qu'elle a trouvé les cartons. Elles les rangent soigneusement avant de sortir.

Entrée de Mélissa avec 3 petits cartons. Même jeu que précédemment. Elle tente de retrouver les siens, panique, pousse ceux des autres et retrouve les siens, les range avec précaution et les dissimule derrière des grands cartons avant de se diriger vers la sortie. Mais Jean-Paul et Annie entrent, ils sont tous surpris de se voir là. Jean-Paul a une idée, il embrasse fougueusement Annie en la basculant vers l'arrière. Celle-ci demeure stupéfaite. Jean-Paul mime à Mélissa ce qu'il compte bien faire dans la remise avec Annie. Mélissa met ses deux mains sur ses joues et arrondit sa bouche en faisant de grands yeux comme si elle rougissait à l'annonce de cette explication de Jean-Paul. Elle sort avec un clin d'œil appuyé à l'intention d'Annie. Annie fait une véritable scène de ménage à Jean-Paul qui s'excuse comme il peut en mimant qu'il a été pris au dépourvu en voyant Mélissa. La scène se ralentit d'un coup pour que Annie dise : « Mais Mélissa sait ce qu'on fait ! Elle est dans le coup elle aussi ! » Reprise des accélérations avec Jean-Paul qui mime qu'il avait oublié. Ils rangent leurs cartons et repartent avec Annie qui tapent le dos de Jean-Paul comme si elle frappait à très grande vitesse sur un punchingball.

Acte I- Scène 3.

Jean-Yves, Sébastien.

Un homme entre, il s'assoit à une vieille table dans la remise au milieu des cartons. Il tient une calculatrice à la main. Il téléphone.

-Jean-Yves, tapant en même temps sur sa calculatrice : C'est moi. Oui... OUI... Non... NON... OUI... oui... *Un silence.* Non... NON... NON...

Il coche au fur et à mesure des feuilles. OK. OUI. Non, je ne suis pas d'accord.

Un autre homme franchit la porte. Il hésite à s'avancer mais Jean-Yves lui fait signe de venir. Il ferme la porte derrière lui et appuie ses deux mains sur la table pour écouter Jean-Yves.

-Jean-Yves : D'accord, j'entends bien tout ça mais notez que je ne suis pas d'accord. Pardon ? Non mais vous rigolez ou quoi ? *Il hausse le ton.* Vous n'êtes qu'une bande de syndicalistes inutiles à la solde des chefs ! Autrement dit moins poliment : « des « lèches-culs » qui retournent leur veste toujours du bon côté, qui disent jaune devant les ouvriers et

vert devant le patronat. Et je me fous de savoir que vous avez fait de votre mieux, si votre mieux ça donne ça au final !

Il raccroche son téléphone avec véhémence.

-Sébastien : Alors, c'est si moche que ça en a l'air ?

-Jean-Yves : Ça dépend de quel point de vue on se place.

-Sébastien : Du nôtre, pardi ! Ya pas d'autres partis que le nôtre !

-Jean-Yves : Alors oui, c'est aussi moche que ça en a l'air : délocalisation effective !

-Sébastien : Merde !

-Jean-Yves : Tu l'as dit !

-Seb, attrapant une bouteille planquée dans un carton : Allez, tiens, bois une bonne rasade avec moi.

Il sert deux verres pleins.

-Jean-Yves : Ah ? Je ne savais pas qu'il y avait des planques ici.

-Seb : C'est uniquement pour les fêtes, et les coups durs... et les fins de semaines... et le soir après le boulot quand la journée a été longue.

-Jean-Yves : Elle doit avoir pas mal de petites sœurs alors ?

-Seb, buvant : Il faut ce qu'il faut. Alors ? Qui est viré ?

-Jean-Yves : Personne et tout le monde.

-Seb : Ca veut dire quoi ?

-Jean-Yves : Que c'est pire que la merde, mon pote ! Ça veut dire que si tu veux aller bosser à Tataouine, tu gardes ton boulot.

-Seb : Et sinon ?

-Jean-Yves : Et si NON, eh bien que tu le perds, ton boulot !

-Seb : Merde ! *Il ressert deux verres pleins.* Bois.

-Jean-Yves, soupirant puis buvant : Ouais.

-Seb : Je peux pas aller bosser à Tataouine. D'abord je sais pas où c'est, et en plus j'ai trois gosses, une femme qui bosse et une maison à payer.

-Jean-Yves, buvant : Ouais.

-Seb : Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu es célibataire, tu peux aller bosser à Tataouine si tu veux.

Sébastien le ressert.

-Jean-Yves : Pas besoin.

-Seb : Si, bois ; ça va te faire du bien.

-Jean-Yves : Non, je veux dire, pas besoin que j'aille à Tataouine.

-Seb : Comment ça ?

-Jean-Yves : Je suis syndicaliste.

-Seb : Et alors ?

-Jean-Yves : Et alors, ils m'offrent de me payer pour rester chez moi.

-Seb : Quoi ? Mais c'est dégueulasse !

-Jean-Yves : Ouais.

-Seb : Ca m'écœure ! T'es qu'un syndicaliste inutile à la solde des chefs !

Il s'en va en claquant la porte. Jean-Yves finit d'une traite son verre puis le verre de Sébastien.

Acte I- Scène 4.

Jean-Yves, Jean-Paul puis Annie.

Entrée de Jean-Paul en colère.

-Jean-Paul : Seb vient de me dire dans quelle merde tu nous as foutus !

-Jean-Yves : Assieds-toi, mon Paulo !

-Jean-Paul : Et tu m'appelles plus comme ça ! On n'est plus potes. J'apprends un peu tard qu'il faut pas mélanger les torchons et les serviettes mais, t'inquiète pas, j'apprends vite !

-Jean-Yves : J'y suis pour rien dans tout ça.

-Jean-Paul : On est d'accord au moins que tu y es pour rien, que t'as rien fait pour nous. On va tous sucer les cailloux pendant que MÔSIEUR part avec son parachute doré !

-Jean-Yves : Arrête, putain ! J'suis pas responsable de cette fusion, ni de cette délocalisation ! C'est pas moi qui pars avec un parachute doré, c'est le père Bougnard qui se fait des couilles en or dans cette histoire. Il revend sa société et l'autre italien la revend à son tour à l'Asie...

-Jean-Paul : Je croyais qu'on devait aller à Tataouine, c'est en Tunisie pas en Asie ? Moi, de toute façon, je ne vais pas chez les mangeurs de riz !

-Jean-Yves : J'ai dit Tataouine comme j'aurais dit Sidi Bal Abess ! On s'en fout !

-Jean-Paul : Non, on s'en fout pas ! L'Asie, c'est plus loin et je te dis que j'aime pas le RIZ ! C'est pas bon pour mon transit.

-Jean-Yves : Tu me casses les couilles avec ton transit !

Entrée d'Annie sur ces dernières paroles.

-Annie : Amis de la poésie, bonjour. Que nous vaut cette mention spéciale de vos attributs auxquels vous tenez tant ?

-J-P : On est tous virés !

-Annie : Merde !

-Jean-Yves : C'est le mot à l'ordre du jour.

-J-P, à Annie : Et notre poto, Jean-Yves, ici présent, s'est contenté de dire AMEN en bon syndicaliste.

-Annie : Mais arrête, Jean-Paul ! C'est pas le Messie, non plus.

-J-P : Ah bien pourtant d'après ce que m'a dit SEB, je peux te dire qu'il a dit que des « Mais si » et des « mais oui » pourtant. Un vrai Béni-oui-oui !

-Annie : C'est pas le big boss non plus. Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Un miracle ?

-J-P : Tu dis ça parce que tu ne sais pas qu'il en a fait un de miracle : MÔSIEUR marche sur l'eau, un vrai Moïse ! Sauf que lui, il a ouvert les eaux juste pour se frayer un chemin à lui !

-Annie : Ce qui veut dire ?

-J-P : Ce qui veut dire que pour le remercier de ne pas être le Messie, mais d'avoir souvent dit « Mais si » et « mais oui », ils vont le payer jusqu'à sa retraite à rester chez lui !

-Jean-Yves : Je vous sers un verre ?

-Annie : Oh merde ! Dis-moi que c'est pas vrai quand même !

Jean-Yves boit d'une traite un autre verre.

-Annie : Mais t'as pas de couilles ?

-J-P : Bienvenue, ma chère Annie, dans notre toute nouvelle confrérie de la Poésie !

-J-Y : Je vous comprends. Je suis le premier à dire que c'est dégueulasse, mais...

-J-P : C'est ça ! Arrête ta bonne parole et dis-moi plutôt quand tu comptes l'annoncer aux autres.

-J-Y, buvant : C'est pas moi qui vais l'annoncer, je ne suis qu'un ouvrier syndicaliste.

-J-P : BRAVO ! Qui alors ?

-J-Y : Toi. C'est toi, le chef d'équipe et vu que Bougnard ne compte rien dire sans quoi ce serait déjà fait... il n'y a plus que toi.

-J-P : De mieux en mieux ! Le bateau coule et le capitaine se barre ! A Annie : Retiens-moi, je ne peux pas en plus me permettre d'avoir un casier judiciaire.

-Annie : Tu as raison. Pour chercher un nouveau boulot, ça fait mauvais genre dans son CV : « a tué un connard de syndicaliste ».

-Jean-Yves : De toute façon, ça fait un moment qu'il n'y a plus personne à la barre.

-Jean-Paul : Je ne suis pas payé pour faire cette sale besogne !

-J-Y : Alors là, je te rassure : tu n'es plus payé de toute façon. On va en plus devoir s'asseoir sur nos heures sup. Enfin, pas moi, ils m'ont promis.

-J-P, à Annie : Et si j'en fais du hachis et que j'éparpille les morceaux ni vu ni connu ?

-Annie : Bof, il suffit qu'ils retrouvent un bout et t'es foutu. Avec sa grosse tête de con, tu peux être sûr que t'arriveras pas à tout broyer menu même dans un hachoir professionnel!

-J-P : Ca mériterait pourtant de finir en pâté à faire bouffer à Bougnard ! Tu témoigneras en ma faveur quand je plaiderai la folie passagère sans acte de préméditation.

Il saute à la gorge de Jean-Yves qui continue de tenter de siroter son verre tout de même. Annie le retient. Elle le pousse dehors pour éviter un drame.

Acte I- Scène 5.

Jean-Yves, M. Pesanti.

Jean-Yves est seul dans la remise, une bouteille à la main. Il se soule. Il cherche une autre bouteille et commence à la vider.

-Jean-Yves : Je voulais protéger nos droits. J'étais du côté des opprimés, pas des cols montés. C'est dégueulasse. Je vais finir tout seul chez moi, comme un vieux con sans aucun copain. C'est pas comme si j'avais accepté des pots de vin. A ma place, ils auraient fait quoi les copains ? Quand on te propose de sauver ta peau, tu sauves ta peau, non ? C'est l'instinct de survie.

Il entend du bruit dans l'autre salle.

Putain, c'est quoi ça ? Y a personne normalement à cette heure-là. La deuxième équipe n'arrive pas avant une petite heure.

On entend encore du bruit.

C'est pas vrai qu'on est en train de se faire cambrioler ! J'suis pas payé pour mourir.

Il se cache sous la table où n'importe qui peut le voir. La porte s'ouvre tout doucement. Il attrape la bouteille qu'il avait laissée sur la table en passant sa main et avale une grande rasade pour se donner du courage. Un homme en costume pénètre dans la pièce, il a aussi une bouteille à la main. Il a bu. Il fait le tour de la pièce avant de s'asseoir. Ses genoux viennent heurter Jean-Yves qui ne peut réprimer un cri de douleur.

-Jean-Yves : Aïe !

-M. Pesanti : Tiens, je me suis fait mal ! Rien de comparable toutefois avec la douleur au cœur que je ressens. Tu vas être bien ici, mon grand. Personne pour venir te prendre le peu de fierté qu'il te reste. C'est con la vie au final. *Il boit au goulot.* Je préfère boire au verre tout de même. Je suis pas BCBG mais y a des choses qui ne se font pas même bien bourré. Boire un scotch de cette qualité à même le goulot, bof ! De toute façon, je n'ai plus goût à rien. A quoi bon ? Tu pars de rien, tu te dis que tu vas te sortir de la merde dans laquelle on t'a fait naître... Tu y parviens à coups d'études supérieures, tu commences à goûter à la réussite, au

luxe... T'as plus d'argent que tu n'aurais jamais espéré en avoir et t'es malheureux comme la pierre.

Il boit une grande rasade.

-Jean-Yves, sortant de dessous la table : On est au même terminus, mon gars, à ce que j'entends !

M. Pesanti sursaute et s'apprête à lâcher sa bouteille que Jean-Yves rattrape de justesse.

-Jean-Yves, lisant l'étiquette : Enfin, pas tout à fait au même terminus à ce que je vois ! Moi, j'y vais en taxi et toi en Porsche. Où est-ce que t'as piqué un aussi bon scotch ?

-M. Pesanti : Mais qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

-J-Y : Appelle-moi Jean-Yves, on est dans le même bateau, on dirait. Moi aussi, j'avais tout pour être heureux. Parti de rien et puis un bon job avec du challenge et des responsabilités. Et plus rien. Une mise au rebus totale.

-M. Pesanti : Ah ? Vous aussi !

-J-Y : On se tutoie mon pote ? Au fond du trou, on ne va pas se faire des manières entre nous. Ça, c'est bon pour les gens de la haute.

-M. Pesanti : Sans doute. Ma femme m'a quitté. Je ne l'ai pas vu arriver. Trop pris par le boulot. Je pensais qu'elle était heureuse. Au fil des années, je lui ai offert tout ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle voulait.

-J-Y : Moi aussi, j'ai tout donné : mon temps, ma personne et parfois même mon argent.

-Pesanti : Et puis elle m'a laissé un message sur mon répondeur...

-J-Y : Ah la vache ! C'est raide ça ! Elle n'a pas eu le cran de te le dire en face ? Tu méritais bien ça quand même.

-Pesanti : Elle ne pouvait pas, j'étais toujours injoignable.

-J-Y : Ouais, moi aussi. J'ai acheté un portable mais je ne pense jamais à le charger alors les potes, ils m'engueulent parce qu'ils ne peuvent pas me joindre et ils me disent : « Ah quoi que ça te sert-t-y d'avoir un portable, Jean-Yves, si tu l'allumes jamais ? »

-Pesanti : Toujours entre deux vols...

-J-Y : Ah bah là, on n'est pas pareils quand même hein ? Moi, j'ai jamais volé personne.

-Pesanti : Toujours à prendre de l'argent où il y en a.

-J-Y : Je serais même plutôt celui qu'on vole, moi.

-M. Pesanti : J'ai ça dans le sang : je flaire les bons coups à dix kilomètres. Un vrai renard !

-J-Y : Moi, je flaire que dalle. J'ai même pas vu qu'on allait tous se faire enfler.

-Pesanti : Moi, c'est ma passion, la seule chose que je sais vraiment faire d'enfler les autres ! Ils ne me voient pas arriver, je fais une OPA et paaah ! Ils sont morts avant même de le savoir.

-J-Y : Ouais, comme cette grosse enflure de Bougnard qui s'est fait bouffer les couilles et tout le reste par un gros con d'italien ou sicilien : comment qui s'appelle déjà ? Paventi ? Pavarotti ? Euh non, j'l'avais retenu pourtant avec un truc mnémotechnique : c'était du lourd, ouais c'est ça Pesant et je rajoutait le i : PESANTI, l'enflure ! Antoni Pesanti !

Pesanti lâche pour de bon la bouteille.

-J-Y : Ah bah non, c'était du bon. Valait mieux renverser la mienne que la tienne. Avec tout ce qui nous arrive, autant qu'on se bourre la gueule avec du bon, tant qu'à faire.

Pesanti ne dit plus un mot, il fait de gros yeux et semble suer.

-J-Y : Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? T'as vu un revenant ou c'est de m'entendre parler de celui qui nous a tous plumés ?

Silence.

Jean-Yves prend le temps de détailler son compare de beuverie de la tête aux pieds et regarde de plus près ses boutons de manchettes.

-J-Y : On vient peut-être pas tout à fait du même monde. Et puis c'est rigolo, tes boutons de manchettes, ils sont gravés avec un A et un P comme l'autre enflure d'Antoni Pesanti.

Silence. M. Pesanti tente de dissimuler ses boutons de manchette. Il se lève tout doucement tout en fixant Jean-Yves qui le rassoit de force aussitôt.

-J-Y : Nom de Dieu ! Tu es Antoni Pesanti, l'enflure ! Mais qu'est-ce que tu fous ici ? Enfin, qu'est-ce que vous foutez ici ?

-Pesanti : C'est...pas très clair, j'ai trop bu.

-J-Y : Et je te jure, enfin je vous jure que ça va être encore moins clair dans quelques secondes quand je vous aurai foutu mon poing dans ta gueule !

-Pesanti : Je veux dire que, après avoir entendu le message de ma femme, j'ai voulu rentrer à la maison mais quand je suis arrivé, je l'ai vue avec un autre homme et j'ai pétié les plombs.

-J-Y : Qu'est-ce que t'as fait, euh, vous avez fait à ta femme ? Tuer ?

-Pesanti : Bien sûr que non. Mais j'ai senti la rage s'emparer de moi et j'ai voulu tuer son amant.

-J-Y : Eh bien, comme ça, vous avez une idée de ce que je ressens actuellement à ton égard ! En même temps, t'étais sûr que c'était son amant que t'as vu ?

-Pesanti : Sans l'ombre d'un doute. Il était dans le salon. Je le voyais depuis la fenêtre, un verre de mon scotch préféré à la main. Il tournait le dos...

-J-Y : Alors ça peut être n'importe qui ! Quelqu'un qui venait te voir, toi ou un collègue de ta femme, n'importe qui, quoi ! Mais pas forcément un amant.

-Pesanti : Son pantalon était baissé sur ses chevilles.

-J-Y : Ah ?

-Pesanti : Ma femme était agenouillée devant lui.

-J-Y : Euh...Les apparences sont parfois trompeuses. Elle était à courte ou à longue distance de lui ?

-Pesanti : Elle lui faisait exactement ce qu'elle me faisait à moi, il y a longtemps.

-J-Y : Et donc ?

-Pesanti : Donc, c'est sûr que c'est son amant.

-J-Y : Alors disons que c'est le bon Dieu qui te punit comme un juste retour des choses.

-Pesanti : Contrairement à ce qu'on pourrait croire d'un business man comme moi, je n'ai jamais trompé ma femme.

-J-Y : Je n'ai pas dit ça. Je dis que tu récoltes le peu de considération que tu as pour tes semblables.

-Pesanti : Monsieur est philosophe ?

-J-Y : Ah non ! Ici, c'est Marc-Antoine le philosophe. D'ailleurs, on l'appelle Freud.

-Pesanti : Freud n'était pas un philosophe, c'était un psychanalyste.

-J-Y : Tu me prends de haut ? Tu crois que j'en sais moins que toi sur la question ?

-Pesanti, apeuré : On pourrait en revenir au vouvoiement, s'il vous plaît ? Ca me mettrait plus à mon aise.

-J-Y : Eh bien oui, mais NON ! Le but n'est pas de te mettre plus à l'aise, bien au contraire.

-Pesanti : Je sens monter en vous la colère.

-J-Y : Ah bon, tu crois ? Peut-être parce que bientôt je n'aurai plus de boulot et plus de copains à cause de toi.

-Pesanti : Vous savez, finalement, tout ça c'est aussi un peu surfait, surtout l'amitié.

-J-Y : L'amitié, c'est surfait ? Mais tu sors d'où, toi ? Ma vie à moi, c'est les potes mais apparemment tu peux pas comprendre, t'as jamais eu de potes. Et non seulement t'as jamais eu de potes mais en plus je crois que, à défaut d'avoir des amis, tu t'es fait que des ennemis.

-Pesanti : Il n'y a pas d'amitié en affaire.

-J-Y : C'est pour ça que, nous, on se fout du fric tant qu'on en a assez et qu'on privilégie les copains ; comme Brassens, tu vois ! Mais c'est sans doute un concept trop populaire pour toi.

Il s'approche de Pesanti et le tient par sa cravate.

Tu vois, j'aurais encore pu te pardonner peut-être de foutre notre boulot en l'air mais pas de me faire perdre mes potes ! Toi, tu veux être enterré avec ton fric avec plein de gens qui diront des conneries bien habillées, moi j'veux un enterrement avec mes potes qui diront des conneries, reparlerons du bon vieux temps et boirons à ma santé ; enfin tu vois ce que je veux dire.

-Pesanti : Je n'ai pas tant d'argent que ça.

-J-Y : Et des amis ?

-Pesanti : Aucun.

-J-Y : Eh bien, je te plains.

Il boit une rasade.

-Pesanti : Je peux partir ?

-J-Y : Certainement pas ! J'ai pas décidé de ce que j'allais faire de toi. Si je dis aux autres que t'es là, ils ne feront qu'une bouchée de toi. On retrouvera un bout de ton caleçon coincé dans

les chicots de Bernadette parce que, elle, je peux te dire qu'elle l'a mauvaise cette histoire. Elle est seule pour élever sa gosse, son mec s'est barré pour le boulot dans les îles, elles ne l'ont plus jamais revu et pas de pension. Quand il a redonné de ses nouvelles, c'était pour leur apprendre la naissance de son troisième fils avec une créole. Alors la Bernadette qui était déjà pas la langue dans sa poche eh bien, depuis ce temps-là, je vais te dire : elle bouffe du bonhomme dès le petit-déj !

-Pesanti : C'est gentil de penser à moi.

-J-Y : C'est pas à toi que je pense, c'est à moi. J'ai pas vraiment envie de partager mon butin avec eux. S'il y en a ici qui doit te faire la peau, ce sera moi !

Il sort en verrouillant la porte derrière lui après avoir pris la clé du côté du bureau.

Acte I- Scène 6.

M. Pesanti puis Jean-Yves.

Pesanti, seul, examine toute la pièce, essayant de trouver une issue. Il décroche doucement le téléphone pour être sûr de ne pas être entendu depuis l'autre combiné et commence à composer un numéro.

Pesanti : Allo ? Allo ? Ça ne fonctionne pas. Il n'y a pas de tonalité. Il n'est peut-être pas branché ?

Il regarde le fil, le longe avec sa main jusqu'à la prise.

Si c'est bon. Ah non. Ce doit être une sorte de standard. Il doit falloir faire le zéro ou le 1 pour sortir. Comment savoir ? Si je me plante, je vais basculer sur leur téléphone et si je ne fais rien, il ne va faire de moi qu'une bouchée. Pas trop le choix.

Il tente le coup.

Allo ? Allo ? Vous m'entendez ? Je suis Antoni Pesanti, je suis retenu en otage par mes employés enfin ex-employés. Oui... C'est ça... au 35 rue du Saut de l'âge. Hein ? Non, pas du sauvetage, du « saut » plus loin « de » plus loin « l'âge » comme l'âge qu'on peut avoir. Venez vite ! Je vous en supplie. D'accord, je reste en ligne. Oui, je ne fais pas de bruit quoi qu'il arrive et je laisse le combiné décroché. Vous voulez bien prévenir ma femme de ce qui m'arrive, s'il vous plaît ?

Jean-Yves rouvre doucement la porte sans que Pesanti ne s'en rende compte.

-J-Y, téléphone à la main : Tout à fait, monsieur. Ne bougez pas, ne faites rien.

-Pesanti : Oh, la liaison est bonne, vous m'entendez mieux vous aussi ?

-J-Y : Tout à fait, Monsieur. Nous vous envoyons une voiture immédiatement.

-Pesanti : Une seule voiture ? Je crois que vous n'avez pas compris. Nous avons affaire à des tueurs sanguinaires qui ne reculeront devant rien. Je suis prêt à vous payer une fortune : envoyez-moi le GIGN, la BAC, le FBI, Scotland Yard, tout le monde ! Il faut procéder à mon extraction immédiatement !

Sur ces dernières paroles, il a enfin remarqué Jean-Yves.

-J-Y, toujours dans le téléphone : Nous allons procéder immédiatement à votre extraction.

Il éteint son téléphone.

-Pesanti : Plaît-il ?

-J-Y : Par quoi je commence ? Je suis un tueur sanguinaire qui ne recule devant rien, alors j'extraie quoi en premier : vos dents ?

-Pesanti : Non, je suis désolé !

-J-Y : Moi aussi. Votre langue ?

-Pesanti : Je ne voulais pas... Je ne recommencerais plus.

-J-Y : Vos globes oculaires ? Choisissez !

-Pesanti : Mais je ne peux pas choisir !

-J-Y : Moi non plus je ne pouvais pas choisir qui il fallait virer parmi tous ces potes !

-Pesanti : Mais c'est pas pareil.

-J-Y : C'est pas pareil ?

Il le reprend par la cravate.

-Pesanti : Non. C'est plus facile pour moi de choisir, je veux dire. Alors je choisis les dents.

-J-Y : Certainement pas.

-Pesanti : Pourquoi pas ?

-J-Y : C'est chiant à arracher les dents, c'est comme de déraciner un arbre. Et puis, vous vous feriez faire, ni vu ni connu avec tout votre fric, un râtelier. Non, je préfère un truc qui est facile à trancher ou à arracher : langue ou œil ?

-Pesanti : Pitié, je vous en supplie, pitié !

-J-Y : Si je te supplie de garder nos jobs, tu le feras ?

-Pesanti : Non, je ne peux pas.

-J-Y : Alors moi non plus, je ne peux pas.

-Pesanti : D'accord, je peux voir ce que je peux faire.

-J-Y : Je te conseille effectivement de voir vite avant que je ne t'arrache un œil, ce sera plus facile pour toi.

-Pesanti : J'ai compris, je vous jure de faire le nécessaire.

-J-Y : J'espère bien, pour nous tous. Mais avant ça, je vais quand même m'assurer d'une chose.

-Pesanti, *très inquiet* : De quoi ?

-J-Y : Que tu ne puisses pas sortir d'ici.

-Pesanti, *apeuré* : Je vous jure que cette fois-ci, je ne tenterai rien.

-J-Y : J'y compte bien.

Il arrache le fil du téléphone et l'entoure autour de chacune de ses mains.

-Pesanti : Non, non, je vous en supplie, ne m'étranglez pas ; je vous promets de faire le nécessaire.

-J-Y : Ça, tu l'as déjà dit. Mais tout à l'heure, quand tu as parlé de ta femme, tu m'as donné une idée.

-Pesanti, *redoublant d'inquiétude* : Pardon ? Vous n'allez tout de même pas lui faire de mal ?

-J-Y : Et pourquoi pas ? Tu as l'air d'aimer les dommages collatéraux.

-Pesanti : Non, je vous en supplie à genoux.

-J-Y : Pas besoin. Pour l'instant, je me contenterai de te ligoter. Assieds-toi sur cette chaise, les mains derrière le dossier, que je t'attache.

-Pesanti : Voilà, voilà.

-J-Y, *le toisant* : Tu es myope ou hypermétrope ?

-Pesanti : Pourquoi ?

-J-Y : Réponds !

-Pesanti : Myope.

-J-Y : Parfait. Quitte tes lunettes.

-Pesanti : Voilà. Je ne vois plus grand-chose.

-J-Y : C'est le but. Et je vais définitivement m'assurer que tu ne partiras pas d'ici. Quitte ton pantalon.

-Pesanti : Pour quoi faire ?

-J-Y : T'auras plus de mal à te barrer avec le pantalon aux chevilles. Baisse-le jusqu'en bas.

Jean-Yves défait la ceinture et attache les pieds de M. Pesanti. Ce dernier se retrouve pieds et poings liés, pantalon au bas des chevilles et sans lunettes.

Acte I- Scène 7.

Pesanti, Jean-Yves puis Freud.

Entrée de Freud.

-Freud : Salut, Jeannot ! C'est vrai cette histoire... Oh pardon, je dérange ?

-J-Y, *comme surpris en flagrant délit* : Merde !

-Freud : Je ne savais pas que tu étais... enfin, je veux dire...

-J-Y, comprenant l'allusion de Freud : Mais non ! C'est pas du tout ce que tu crois.

-Freud : Ah oui ? De toute façon, tu sais, c'est pas grave ce que je crois ou ne crois pas.

-J-Y : Mais puisque je te dis que ce n'est pas ce que tu crois !

-Freud : Ok, ok, c'est pas ce que je crois mais alors est-ce que c'est bien ce que je vois ?

-J-Y : Merde, Freud ! Tu me gonfles ! Reste ici deux minutes et ne dis surtout rien à personne. Qu'il reste ici exactement dans la position où il est.

-Freud : Euh, personnellement, ce n'est pas moi qui le ferais changer de position, hein.

Jean-Yves ferme la porte avec précaution derrière lui.

Acte I- Scène 8.

M. Pesanti et Freud.

-Pesanti : Faîtes-moi sortir d'ici.

-Freud : Oh là ! Je fais exactement ce que m'a demandé Jeannot, à savoir : RIEN ! Cela ne me regarde pas.

-Pesanti : J'ai de l'argent, beaucoup d'argent. Vous serez bientôt au chômage alors détachez-moi et je vous couvre d'or.

-Freud : Ça sonne très génie de la lampe, cette histoire. Je croyais qu'on était dans un remake de 50 Nuances de Gray entre hommes mais pas dans un conte des 1001 nuits.

-Pesanti : Je suis sérieux.

-Freud : Moi aussi. L'amitié, c'est sacré. J'ai une entière confiance en Jean-Yves. S'il m'a confié votre personne alors je veille sur votre personne sans me poser de questions.

-Pesanti : C'est vous le philosophe du groupe ?

-Freud, se caressant la barbe : Comment vous le savez ? A ma barbe ?

-Pesanti : Votre ami m'a dit beaucoup de bien de vous. Vous m'avez l'air intelligent.

-Freud : C'est pour ça qu'ils m'appellent tous Freud. C'est rigolo : vous savez qu'en allemand ça veut dire JOIE si on ajoute un e à la fin ? Pour un type comme Freud c'est plutôt contradictoire : un type qui a parlé du complexe d'Œdipe... c'est comme qui dirait antithétique.

-Pesanti : Antithétique ? Vous avez raison ; vous êtes vraiment intelligent.

-Freud : Vous en doutiez ? Parce que personnellement, je me connais assez bien. Mais je suis surpris que vous en doutiez. A moins que vous ne pensiez que tous les ouvriers sont des imbéciles, de bonnes bêtes à licou que l'on peut faire tourner indéfiniment en rond pour faire la basse besogne ?

-Pesanti : Non, je n'ai pas dit ça. Mais votre parler me fait dire que vous êtes plus cultivé que votre Jeannot.

-Freud : Ne l'appellez pas comme ça ! Dans ma bouche, c'est affectueux mais dans la vôtre c'est dédaigneux. Je n'ai peut-être pas la même culture mais nous avons la même intelligence tous les deux et je l'apprécie énormément pour ce qu'il est. C'est un homme sur lequel on peut compter et on ne peut pas en dire autant de tout le monde.

-Pesanti : Vous savez qui je suis ?

-Freud : Pour l'instant, je dirais un type qui a son pantalon aux chevilles. En dehors de ça, je n'ai pas besoin de savoir qui vous êtes ; et si vous vous êtes senti visé dans ce que j'ai dit, c'est que vous y avez trouvé une certaine vérité.

-Pesanti : Touché !

-Freud, *pris dans sa réflexion et faisant les cents pas en se caressant la barbe* : Quand j'y réfléchis, le surnom qu'ils m'ont donné n'est pas des mieux choisis. Selon moi, Freud était condescendant. Franchement, qui dans toute la population connaît l'histoire d'Œdipe aujourd'hui ? C'est comme si l'on prenait en modèle les Hécatonchires pour parler des femmes. Qui saurait ce que l'on nomme ?

-Pesanti : Les hécaton quoi ?

-Freud, *s'accroupissant devant Pesanti pour le lui expliquer* : Démonstration faite. Si je disais aujourd'hui que les femmes sont des hécatonchires, elles risqueraient d'en appeler aux FEMEN pour calomnie ou sexisme, faute de savoir ce que sont les Hécatonchires dans la mythologie ; et pourtant, je pense vraiment que les femmes modernes sont des hécatonchires parce que extrêmement polyvalentes comme si elles avaient les 100 bras de nos géants grecs pour faire tout ce qu'elles font dans une journée. Ce n'est donc pas à une monstruosité que je les associe mais bien à un être polyvalent par nature.

Acte I- Scène 9.

M. Pesanti, Freud et Noëlle.

Entrée de Noëlle.

-Noëlle, *voyant Pesanti dans cette position et Freud accroupi devant lui* : Oh la vache ! Je venais fumer une clope en douce. Désolée : j'ai rien vu ! Je voulais juste tirer une bouffée... je vous laisse tirer... euh... ni vu, ni connu.

-Freud, *comprenant la méprise* : Non, Noëlle, c'est pas ce que tu crois !

-Noëlle : Pas de problème, je ne crois rien. D'ailleurs, je ne vois pas du tout ce que je pourrais croire en voyant deux hommes ensemble, l'un d'eux le pantalon baissé et l'autre accroupi devant lui, hein ? Vraiment pas.

-Freud : Non, c'est pas moi, c'est Jean-Yves qui...

-Noëlle, *surprise* : Ah bon ? Jean-Yves aussi alors ?

-Freud : Non, moi aussi j'ai cru tout à l'heure quand j'ai vu Jean-Yves devant ce pantalon, mais après il m'a demandé d'en faire autant... enfin non, je veux dire de le laisser attaché sur

la chaise, le pantalon en bas, et de le lui surveiller pour pas qu'il bouge, mais c'est pas moi qui...

-Noëlle : Houlala ! J'avais pas besoin de tous ces détails. J'ai suffisamment de mal à dormir en ce moment avec toute cette histoire. Là, il va me falloir un peu plus fort qu'une cigarette pour chasser cette vision de vous 3, là... qui... houlala !

Elle sort.

Acte I- Scène 10.

M. Pesanti, Freud et Danièle.

-Freud, énervé : Non, mais là c'est n'importe quoi ! Je veux bien être gentil, vous surveiller deux minutes... Même si les jeux SM peuvent être dangereux, là je ne vois pas du tout ce que vous risquez si je vous laisse seul. C'est pas comme si vous aviez des boules de Geisha coincée au fond du gosier...

-Pesanti : Ah mais arrêtez, c'est immonde, j'ai jamais fait ça !

-Freud : Il y a toujours un début à tout, il paraît. Drôle de réaction quand même ? Je serais vous, je consulterais un psy, mon grand. A votre âge, il serait temps de vous assumer pleinement. En attendant, je vais remonter votre pantalon. Il ne manquerait plus que quelqu'un débarque encore, comme Noëlle, pour faire éclater un scandale dans toute l'entreprise.

Il est accroupi devant Pesanti pour lui remonter son pantalon Il a défait la ceinture qu'il tient maintenant à la main.

Ça va déjà assez mal comme ça sans en rajouter ! Alors ne bougez pas et surtout taisez-vous ! Ne bougez pas !

Entrée De Danièle sur ces paroles.

-Danièle : Bordel de merde !

-Freud, comme pris en flagrant délit : Mais merde alors ! C'est pas possible ! Y a une file d'attente là dehors ou quoi ?

-Danièle : Ah, c'est bon ! Tu me parles meilleur, mon gars ! Rêve pas, je ne fais pas la queue pour ça, moi ! C'est pas mon genre.

Elle s'approche et fixe Pesanti.

Ouais, surtout pas pour cette petite chose bien inoffensive.

-Pesanti regardant son caleçon : Forcément ! Je voudrais vous y voir, vous, dans cette position !

-Danièle : Aucune chance, gros cochon, je ne voudrais surtout pas vous voler la vedette !

-Freud, à Danièle : Ferme-la !

-Danièle : Dis donc ! Ferme-la toi-même !

-Freud, énervé : Je te parle de la porte !

-Danièle, plus fort : Ça change rien ! Ferme-la toi-même ! Je suis pas ta bonne !

Freud va fermer la porte. Il a toujours la ceinture à la main.

-Freud : C'est pas ce que tu crois.

-Danièle : Ah ? Je suis déçue alors.

-Freud : C'est Jeannot qui m'a demandé de...

-Danièle : Ah ! Ah ! Ce gros cochon donne dans le SM avec des hommes !

-Freud : Mais non ! Il m'a demandé de prendre sa place et comme toi, Noëlle est venue et...

-Danièle : Oh ! Une partie fine ? Vous avez fait une sex-tape aussi ?

-Freud : Mais non...

-Danièle : Dommage, j'ai entendu dire que ça se vendait bien. Tu l'appelles maître ?

-Freud : Quoi ? Arrête de déconner. Il m'a dit de rester là, je te dis et de le surveiller.

-Danièle : Et toi t'acceptes ? Pourquoi ?

-Freud : Parce qu'il me l'a demandé !

-Danièle : Non, je te demande pourquoi ce gars est là dans cette position si explicite.

-Freud : Je sais pas.

-Pesanti : Je peux parler ?

-Freud : Non !

-Danièle : Ah ? Il a des boules dans la bouche ou quoi ?

-Freud et Pesanti : NON !

-Danièle : Alors parlez, mon grand !

-Pesanti : J'ai été pris en otage !

-Danièle : Oui, si vous voulez.

-Pesanti : Non, ce n'est pas un rôle, j'ai été réellement pris en otage ; il me retient ici.

-Danièle : Notre gentil Jeannot, incapable de faire peur à une mouche ni même à nos patrons, vous a pris en otage ?

-Pesanti : Parfaitement !

-Danièle, à Freud : C'est encore un jeu aujourd'hui l'esclavage sexuel ?

-Freud : Pourquoi tu me demandes ? J'en sais rien !

-Danièle : De mon temps, c'était sympa. J'en ai acheté quelques-uns, des colliers pour chien !

-Freud : Ah non ! Par pitié, je ne veux rien savoir de ça ! Sinon je vais devenir comme Noëlle !

-Danièle : Donc elle est aussi de la partie ! T'arrives pas à mentir, toi ?

-Pesanti : Mais puisque je vous dis qu'il m'a vraiment pris en otage ! Je suis Monsieur P... *Il comprend que ce serait une erreur de révéler son identité et se ravise :* Non, rien.

- Freud** : Eh bien voilà, enfin un pas vers l'acceptation !
- Pesanti** : Remettez-moi plutôt mon pantalon !
- Freud** : Serait-il possible à son altesse de me le demander poliment ?
- Pesanti** : Pourriez-vous, s'il vous plaît, me remettre mon pantalon ?
- Freud**, *toujours la ceinture à la main* : Oui, très cher Mon...
- Danièle**, *l'interrompant* : Maître.

Elle fait des courbettes.

Acte I- Scène 11.

M. Pesanti, Freud, Danièle et Christine.

Entrée de Christine.

- Christine** : Salut, la jeunesse !
- Danièle** : Salut, vieille peau !

Freud, tout à son affaire n'a rien dit.

- Christine** : Alors Freud, on dit plus bonjour aux copines ?
- Freud**, *à Pesanti* : Vous pouvez pas y mettre un peu du vôtre, vous aussi ?
- Christine** *se faisant féline* : Rooooooh ! Comme quoi il peut aussi se passer des choses intéressantes au boulot ! Je peux jouer avec vous ? *Elle défait le foulard qu'elle porte autour du cou et le pose sur la chaise de Jean-Yves, puis déboutonne un peu plus son corsage.*
- Freud** : Oh merde à la fin ! Si on ne peut plus être tranquille pour quitter ou remonter un pantalon, faut le dire !
- Christine** : Rooooooh ! Freud en colère ? Viens-là mon loup, je vais arranger ça tout de suite... Cette grosse tension va vite s'arranger aussi.
- Freud** : Si tu veux arranger quelque chose, arrange-lui son pantalon. J'en ai assez.
- Christine** : Déjà ?
- Pesanti**, *sautant avec sa chaise pour échapper à Christine* : Ne me touchez pas, vous ! Je vous interdis !
- Christine** : On n'aime pas les femmes ?
- Pesanti** : Si ! Et on n'aime que les femmes d'ailleurs !
- Christine**, *courant après Pesanti* : Eh bien alors, c'est quoi le problème ?
- Pesanti** : Je ne suis pas un ange, c'est sûr ! Mais j'aime toujours ma femme et JAMAIS je ne lui ai été infidèle !
- Christine** : Il y a toujours un début à tout, tu sais.

- Freud** : C'est ce que je lui ai dit tout à l'heure.
- Christine** : Petit cochon, tu voulais être son début ?
- Freud** : C'est bon : je ne dis plus rien.
- Danièle** : N'empêche qu'il me dit quelque chose. Il est pourtant trop jeune pour qu'on se soit rencontrés dans mes soirées échangistes.
- Christine** : Bof ! Il est pas mal pour une cougar comme toi.
- Danièle** : Non, sa tête ne me revient pas.
- Christine** : Moi, je ne le laisserai pas dormir sur le paillason.
- Danièle** : Toi, tu ne laisses personne dormir sur le paillason. Non, je vous jure que je le connais. C'est un type de la finance. J'ai vu sa tronche... Oh putain !
- Christine** : Bien quoi ? On dirait que t'as vu un revenant !
- Danièle** : Pas un revenant ! Un partant !
- Christine** : Un partant ?
- Danièle** : Un mourant même !
- Pesanti** : Non, je ne suis pas...
- Danièle** : Je vais le tuer !
- Freud s'interposant** : Qu'est-ce qui te prend ?
- Danièle** : Oh non, c'est trop beau ! Vous ne savez pas qui c'est, sérieusement ?
- Freud** : Non.
- Christine** : C'est qui ?
- Danièle** : Antoni Pesanti !

Tous restent interdits.

- Christine à Freud** : C'est une blague ou quoi ?
- Freud** : Je n'en sais strictement rien, c'est Jean-Yves qui m'a dit de le surveiller.
- Danièle** : Je me disais bien qu'il me disait quelque chose depuis le début !
- Christine** : Non, c'est pas possible ! Et pourquoi il serait dans notre remise, le pantalon sur les genoux ?

Silence.

Non, ne répondez pas, je me rends moi-même compte de l'absurdité de ma question. Ça doit arriver tous les jours, après tout.

- Pesanti** : Non, ça n'arrive pas tous les jours d'être pris en otage ! Remettez-moi mon pantalon !
- Christine** : Oui, oui, bien sûr, monsieur Pesanti. Vous n'oublierez pas que je suis celle qui a sauvé votre... décence, le moment venu, hein ?

Elle tente de remettre le pantalon.

Acte I- Scène 12.

M. Pesanti, Freud, Danièle, Christine et Geneviève.

Arrivée de Geneviève.

-Geneviève, frappant à la porte : Y a quelqu'un ?

-Freud : Qui c'est, ça ?

-Pesanti : Vous allez vous retrouver dans la m... !

Danièle l'a bâillonné de ses deux mains.

-Geneviève, ouvrant la porte : Y a quelqu'un ?

Les autres se sont placés devant Pesanti et Danièle pour les dissimuler.

-Freud : Pouvons-nous faire quelque chose pour vous, madame ?

-Geneviève : Je cherche mon mari.

-Christine : Il n'y a aucun mari ici, rien que des célibataires !

-Geneviève : Le GPS de sa voiture indique qu'il s'est arrêté devant cette adresse.

-Freud : Il y a beaucoup de monde qui s'arrête ici.

-Christine : Surtout aujourd'hui.

-Geneviève : Je m'appelle Geneviève Pesanti ; si jamais vous voyez mon époux, dites-lui que je le cherche.

-Christine, très nerveuse : Pas de problème, si on voit Antoni, on lui dit.

-Geneviève : Pardon ? Vous connaissez mon mari ?

-Freud : Non, pas du tout.

-Christine : Beaucoup d'hommes s'appellent Antoni par ici.

-Geneviève, dubitative : Si vous le dites. Je vous prie de m'excuser pour le dérangement.

-Christine, toujours aussi nerveuse : Y a pas de quoi ! Nous ne faisons absolument rien de répréhensible.

Pesanti tente d'appeler sa femme malgré les mains de Danièle sur sa bouche.

-Geneviève, s'apprêtant à refermer la porte derrière elle, entend un bruit étrange : Plaît-il ?

-Freud : Plaît-il ?

-Geneviève : N'ai-je pas entendu un bruit ?

-Christine : Mon ventre qui gargouille ?

-Geneviève : J'aurais juré avoir entendu mon prénom étouffé.

-Freud : Non, je dissertais tout seul : jeune, vieille...

Les filles attendent la suite.

Au final, les femmes sont toutes pareilles.

-Christine : Ah bien merci !

-Geneviève : Soit.

Elle sort.

-Freud à Christine : Toi, on peut dire que tu es une mauvaise dissimulatrice !

-Christine : Plains-toi que je n'ai jamais eu besoin de simuler !

-Danièle : Hé, les tourtereaux ! On fait quoi maintenant ? Sa femme le cherche, je vous le rappelle. Si elle s'est doutée de quelque chose, la Police sera là d'une minute à l'autre !

-Freud, attrapant Pesanti par le col : Tu crois qu'elle se doute de quelque chose ? Tu la connais bien.

-Pesanti, apeuré : Non, pas du tout. Une vraie blonde ! Gentille mais pas futée !

-Christine : T'as quelque chose contre les blondes ?

-Pesanti : Façon de parler.

-Christine : Oui, eh bien, y en a marre des façons de parler à la con !

-Pesanti, encore plus effrayé par Christine : Pensez-vous : j'ai rien contre les blondes, j'en ai épousé une !

-Christine : Ouais. Comme le raciste qui a un ami noir. Je t'ai à l'œil, toi ! Méfies-toi ! Que j'entende plus une seule réflexion misogyne !

-Freud : J'aurais pas cru que ça, ça pouvait te toucher !

-Christine : Pourquoi ça ne me toucherait pas ? Tu me prends pour une écervelée ?

-Danièle : Lui non, mais nous oui. Je vous le redemande : qu'est-ce qu'on fait ?

-Christine : On reprend les choses au début pour bien réfléchir : j'étais en train de remonter son pantalon, déjà.

Elle le lui remonte mais ils n'ont pas le temps d'approfondir la question que Geneviève rouvre la porte avec fracas.

-Geneviève : Oh my Gooooood ! Mais enfin, Antoni, mais qu'est-ce que c'est que ce manège ?

-Christine : On vous a jamais dit qu'il fallait toujours frapper avant d'entrer ?

-Pesanti : Ah ma chérie ! Tu es là !

-Geneviève : Là et bien là ! Ça t'étonnes ?

-Pesanti : Ah oui alors ! Je croyais que personne ne savait que j'étais ici.

-Geneviève : Oui, bien sûr. Quand on a envie de tromper sa femme, on ne passe pas une annonce dans la presse locale pour indiquer le lieu du méfait !

-Pesanti : Mais non, Chérie, c'est pas du tout ce que tu crois !

-Geneviève : Ah ? Ce n'est pas du tout ce que je crois ? La voilà, la belle phrase, la satanée phrase que toute femme redoute d'entendre un jour dans sa vie conjugale ! Je croyais vraiment que je ne l'entendrais jamais venant de toi ! Dieu m'est témoin que tu cumules les défauts mais le seul dont je pensais que tu étais exempt, c'était bien le péché de luxure !

-Pesanti : Mais, Biquette, je ne vois pas quoi te dire d'autres ! *Aux autres :* Aidez-moi, vous ! Dites-lui la vérité !

-Geneviève : Non, merci ! Je suis assez bafouée sans en rajouter ! Je n'ai pas besoin d'entendre, en plus, de faux témoignages de ... *Elle les examine de la tête aux pieds...* de sous-ouvriers mal payés !

-Pesanti : Mais non ! Ecoute-les. Ils te diront que je suis retenu en otage !

-Geneviève aux autres : Allez-y, je vous écoute. Mon époux, ici présent, a-t-il une bonne raison d'être ligoté à moitié nu sur une chaise ? L'avez-vous effectivement enlevé, séquestré au risque d'une peine de prison de 20 ans incompressible ?

-Les autres, se toisant rapidement, d'une seule voix : Absolument pas !

-Freud : Et surtout personne n'a enlevé personne.

-Danièle : Nous sommes entre adultes consentants.

-Christine, commençant à peloter Pesanti : Hein mon gros nounours ? Tu aimes bien mes menottes ? Et j'avoue que j'apprécie tout particulièrement que tu aies mis cette semaine ton joli caleçon ... *Elle cherche un mot pour qualifier le caleçon atroce de Pesanti...* Psychédélique, plutôt que l'atroce slip kangourou blanc de la semaine dernière.

-Geneviève, des larmes dans la voix : Quand je pense que je t'ai cherché partout ! J'ai eu peur que tu aies commis l'irréparable quand je ne t'ai pas vu rentrer à la maison suite à mon message. Je voulais juste te faire peur, que tu comprennes que tu me délaissais. Comme un appel au secours pour notre couple, en somme.

-Pesanti, en colère : C'est pour ça que je t'ai surprise, hier, agenouillée devant un type, chez nous dans notre salon, le pantalon baissé ?

-Geneviève, un temps d'arrêt : Tu parles ! C'était ton frère !

-Pesanti, la main sur le cœur, très mélodramatique : Ah mon Dieu ! Ô larmes Ô désespoir !

-Freud : N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Tous regardent Freud.

Eh bien quoi ? Il déclame du Corneille. Moi, j'aime !

-Pesanti, agenouillé, la main en l'air : Ah mon Dieu ! La phrase, la satanée phrase que tout homme redoute d'entendre un jour dans la bouche de sa femme !

-Geneviève : Mais non ! Ce n'est pas du tout ce que tu crois !

-Pesanti : Ah, je sens mon cœur défaillir. Non, je n'ai pas été un homme parfait, ni un mari parfait...

-Geneviève : Mais non... Il est venu pour ton portefeuille d'actions et je lui ai offert un café mais, tendue en raison du message que je t'ai laissé, j'ai renversé sur lui toute...

-Pesanti : Vas, je ne t'écoute pas. Ah mon Dieu, quelle infamie ! Ai-je mérité ce que tu m'infliges ?

-Geneviève, en colère soudainement : Non, mais je rêve ! Tu renverses la situation ? Tu oses me faire ça ? NOUS faire ça ! C'est toi qui souffre ? Le pantalon sur les genoux devant une nymphomane ?

-Christine : Holà ! Ne m'insultez pas ! Je ne suis pas une nymphomane ! J'ai juste été invitée à m'occuper de son pantalon, c'est tout ! Considérez-moi comme une accessoiriste. De toute façon, je ne suis moi-même qu'un accessoire ici !

-Freud, la prenant dans ses bras : Allez, ne dis pas ça. Ça ravive de mauvais souvenirs mais tous les hommes ne sont pas comme ça, ma Cricri.

-Danièle : Lui dire ça quand elle se retrouve dans la même situation que lorsqu'elle a découvert son mari, je ne suis pas sûre que tu sois un fin psychologue, toi.

-Geneviève : Si vous avez subi ça, vous aussi, pourquoi le faire subir aux autres femmes ? Je me suis effectivement trompée sur votre compte : vous n'êtes pas une nymphomane, vous êtes une catin !

-Christine, en larmes : Je n'ai rien fait.

-Freud : On sait.

-Pesanti, touché par Christine : La pauvre !

-Geneviève : La pauvre ?

-Pesanti : Tu y as été fort là, quand même.

-Geneviève : J'y suis allée fort ? Pas autant que j'aurais dû, il faut croire alors je corrige le tir !

Elle envoie à son époux un énorme soufflet.

C'est fini, Antoni ! Et je ne veux rien de toi ; surtout pas ton précieux argent qui nous a littéralement plongés dans un monde dont je n'ai jamais voulu. Je t'ai aimé pour ce que tu étais mais je te quitte pour ce que tu es devenu. Ton obsession de l'argent a fini par tuer notre amour.

-Pesanti, caressant sa joue violentée : Oh ! C'est beau ce que tu me dis ! Je ne savais pas ; tu ne me l'avais jamais dit.

-Geneviève : Eh bien maintenant, tu sais !

Elle quitte la pièce et bouscule au passage Jean-Yves de retour.

Acte I- Scène 13.

M. Pesanti, Freud, Christine, Danièle, Jean-Yves.

-Jean-Yves, voyant tout le monde : Mais putain ! C'est quoi ce bordel ? Qu'est-ce que vous foutez tous là ? Vous n'aviez pas de boulot ou quoi ? *A Freud :* Et toi, quand je te dis motus et

bouche cousue, tu en profites pour claironner sur les toits que j'ai pris en otage Pesanti ou quoi ?

-Freud : C'est pas de ma faute.

-Jean-Yves : Non, c'est de la mienne.

-Freud : Bien oui quand même. C'est toi qui l'as ligoté, pas moi ! En plus, tu m'as fait passer pour un gay sado maso.

-Christine, en larmes : Et moi, une trainée !

-Danièle : Et moi une vieille peau aigrie.

-Christine : Sauf que toi, c'est le cas.

-Danièle, sourire aux lèvres : Ouais.

-Jean-Yves : Qui d'autres est au courant ?

-Freud : Noëlle.

-Christine : Jean-Paul.

-Danièle : Annie.

-Jean-Yves : Ok, tout le monde quoi ! J'imagine aussi Bernadette et Mélissa ?

-Freud : Non, pas elles. On sait garder un secret quand même.

-J-Y : Ah oui ; il n'y a qu'elles qui ne savent pas que Pesanti est ici.

-Freud : Ah tu parlais de ça ?

-Jean-Yves : Bien oui ! De quoi d'autre sinon ?

-Christine : Eh bien de ton homosexualité et de ton penchant 50 nuances de Gray !

-Jean-Yves : Quoi ?

-Danièle : On s'est pas compris. Pour Pesanti, Annie ne le sait pas alors, et Jean-Claude non plus.

-Jean-Yves : Et Bernadette et Mélissa ?

-Freud : Non plus du coup.

-Jean-Yves, soufflant : Ouf ! Parce que si Mélissa l'apprend, la terre entière sera au courant et Bernadette est une véritable tour de contrôle alors il va falloir être prudent. Moins on impliquera de monde, moins de têtes rouleront si on est découverts.

-Christine : Et pour sa femme ?

-Jean-Yves : Quoi sa femme ? La femme de qui ?

-Danièle : La femme de Pesanti.

-Jean-Yves : Eh bien quoi ?

-Christine : C'est grave si elle, elle sait ?

-Jean-Yves, estomaqué : Ne me dites pas que c'est elle qui vient de partir comme une folle ?

-Freud, aux autres : On lui dit pas alors.

-Christine secouant la tête : On lui dit pas.

-Jean-Yves : Je suis entouré de bras cassés ! Tu m'étonnes qu'on va se retrouver sans job ! De toute façon, si on nous l'avait pas pris notre boulot, on l'aurait quand même perdu avec vos conneries à répétitions !

-Danièle : Je pense pas qu'on va la revoir de sitôt. Elle croit que son mari la trompe, c'est pour ça qu'elle est furieuse.

-Pesanti, caressant toujours sa joue violente : Elle m'aime.

-J-Y : Vous êtes sûrs qu'elle ne va pas prévenir les flics ?

- Christine** : Plutôt un avocat : elle va demander le divorce. Elle a cru qu'on faisait tagada à trois.
- J-Y** : Ok, et là on ne parle pas des bonbons rose, je présume ?
- Danièle, regard vicieux** : J'aime bien les bonbons roses.
- Jean-Yves, soulagé** : Merci, mon Dieu.
- Pesanti** : Parlez pour vous. Elle va vraiment me quitter maintenant et c'est de votre faute.
- Jean-Yves, hystérique** : Ah ah ! Juste retour des choses, mon ami !
- Pesanti** : Ça ne vous va pas d'être méchant.
- Freud** : Tout à fait d'accord avec lui.
- Pesanti** : Qu'est-ce que vous allez faire de moi maintenant ?
- J-Y** : C'est foutu pour une rançon. Je ne sais pas encore.
- Freud** : Quoi ? Tu es parti si longtemps que ça pour revenir sans idée ?
- J-Y** : Excuse-moi mais je suis un peu novice dans le métier de kidnappeur !
- Danièle** : Ca, c'est ce que tu dis.
- J-Y** : Pardon ?
- Danièle** : Moi, je dirais plutôt que c'est une seconde nature de retenir les gens en otage chez vous, les syndicalistes.
- Christine** : Oh, arrête.
- Danièle** : Ça lui fait du bien à lui aussi d'entendre la vérité. Là, c'est nous que tu tiens en otages avec tes copains du FLESS.
- J-Y** : Je me suis battu pour vous.
- Danièle** : Pour ton petit cul, oui !
- Pesanti** : Non, là c'est faux.
- Danièle** : On te demande ton avis à toi ?
- Pesanti** : Il m'a bien mis des bâtons dans les roues avec ses copains du syndicat.
- Danièle** : Tu dis ça parce qu'on te tient !
- Freud** : Ah non, moi je ne tiens personne. J'ai même essayé de lui remettre son pantalon alors ?
- Christine** : Oui, moi non plus, je ne tiens personne. J'ai même essayé à la demande de Freud de lui remettre son pantalon alors ?
- J-Y** : Non, c'est moi qui l'ai séquestré et j'assume pleinement mes actes. Allez, sortez d'ici et laissez-moi seul avec lui. J'ai l'habitude de toute façon que vous vous débiniez quand ça se gâte.
- Danièle** : Tu m'étonnes ! Je ne suis pas une mouche à merde, moi, monsieur : quand ça sent mauvais, je me barre !
- Christine** : Moi, non plus. Je suis une mouche à miel et si ça ne sent pas bon et qu'il n'y a rien à butiner, eh bien je m'en vais.
- Freud, mal à l'aise** : Moi, on va dire que c'est l'effet de groupe. Je me sens bien au sein d'un groupe.
- J-Y** : Allez, barrez-vous ! Bande de lâches ! Je ne vous demande qu'une chose : ne dites rien à personne. Il y a déjà bien trop de monde au courant de la présence de Pesanti ici.
- Danièle, voyant qu'il les regarde avec insistance** : Tu veux peut-être qu'on jure et qu'on crache ?

Ils sortent tous.

-Pesanti : Alors une idée ?

-J-Y : La ferme ! Tout ça c'est de votre faute, rien qu'à vous et vous seul !

Jean-Yves est tellement perturbé qu'il marche de long en large dans la pièce.

-Pesanti : Laissez-moi partir ; je vous promets de ne pas porter plainte.

-J-Y : La ferme, j'ai dit !

Jean-Yves se saisit du foulard laissé sur la chaise par Christine puis bâillonne Pesanti avant de le pousser avec sa chaise vers le placard.

-Là, je vais peut-être pouvoir commencer à réfléchir ! Merde alors ! Je sais pas dans quelle merdier, je me suis foutu mais j'y suis et bien comme il faut ! Je ne vois pas du tout comment cette histoire va bien pouvoir finir !

Pour la suite, contactez l'auteur :
alec.drama@gmail.com